

Préambule

1914-1918

Ils avaient 18 ans

Ils avaient entre 17 et 26 ans dans les tranchées. Ils ont aujourd'hui plus de 100 ans. Ils sont les ultimes témoins des tranchées, des premiers combats aériens, de la première guerre mondiale.

Au 5 novembre, en France, ils sont encore 36.

Le plus jeune a 102 ans, il est Breton. Le doyen, dans le Var, fêtera ses 109 ans le jour de Noël.

Ils ont accepté de raconter « leur guerre ». À la veille du 11 novembre 2003, 85^e anniversaire de l'armistice, ils nous délivrent leur témoignage destiné à informer celles et ceux, qui aujourd'hui, ont 18 ans.

Biographies et témoignages

AIN (01)

Monsieur Claude Marie B, né le 12 août 1895, est mobilisé, le 20 décembre 1914, au 133^e régiment d'infanterie. Il est blessé une première fois dans la Somme par un éclat d'obus, en juillet 1916, puis une seconde fois au chemin des Dames, en avril 1917, par une balle de mitraillette qui lui broie la cheville. De retour à la vie civile, il travaille comme mécanicien puis comme chauffeur.

Officier de la Légion d'honneur.

TÉMOIGNAGE

Patriotisme

« Nous partions à la guerre sans nous poser de questions. À l'époque, il y avait un vrai sentiment patriotique. Nous avions une rancœur envers l'Allemagne à cause de la guerre de 1870.

« Quand je suis parti, ma mère était émue. « Sois brave », m'a-t-elle dit. Quand à mon père il m'a demandé d'être un bon soldat pour défendre la patrie. »

Somme, juillet 1916

« C'était au Mont Curlu. Les Allemands tiraient des obus qui éclataient à hauteur d'homme. On était toute une section de soldats. Je suis le seul à avoir été blessé au bras, jusqu'à l'os.

J'ai eu de la chance [...] La bataille a été terrible. Pendant vingt et un jours, je suis resté en convalescence à Berck Plage. À mon retour, le régiment a de nouveau été engagé. L'état-major avait enfin compris qu'il fallait mettre les mitrailleuses en première ligne comme le faisait les Allemands depuis le début. Ils étaient mieux équipés avec un système de refroidissement par eau, et la possibilité de tirer 250 balles à la suite contre 25 pour nos Saint-Etienne, Colt ou Hotchkiss qui chauffaient. »

Comme des frères

« On prenait les gardes par deux. Il fallait être toujours en éveil. Les lignes allemandes se trouvaient à 10-15 mètres. On ne pensait pas que l'on allait mourir. On y allait, on courait, on se protégeait. On était comme des frères. Il y avait énormément de solidarité, même avec les chefs, car ils étaient dans la même galère. Nous passions un mois dans les tranchées, avant d'être relevés et de pouvoir nous reposer un peu, dans un village. On se cotisait pour se payer un litre de vin. Et puis on retournait au feu. [...] Ça n'arrêtait pas les tirs, les bombardements ... et on ne mangeait pas tous les jours. Il fallait marcher longtemps pour aller chercher le ravitaillement. On dormait comme on pouvait. Il faisait très chaud. La puanteur était insoutenable, avec les bêtes, les cadavres ... Il fallait être braves, on n'avait pas le choix. Une fois, on était tellement fatigués et déprimés qu'on ne mangeait plus. Un chef a fait tuer un cochon, mais on y a pas touché. »

Chemin des Dames - juillet 1916

« Là encore, j'ai presque eu de la chance. Après une heure et demie de combat, mon adjudant a été touché au ventre. Avec mon inséparable copain Magnier, je l'ai pansé. C'est à ce moment qu'une balle m'a éclaté la cheville. Avec tout le barda sur le dos, je suis parti à quatre pattes, en roulant dans les trous d'obus jusqu'au poste de secours. Je me souviens bien du médecin, le docteur Adam. Il était Alsacien. En allemand, il a demandé à des prisonniers de me charger sur leurs dos et de me porter pendant 5 kilomètres dans la tranchée. Parfois ma patte tapait contre un parapet ... ce qui était incroyable, c'est qu'au comble de l'horreur on finissait par en rire. »

L'armistice

« Le 11 novembre 1918, en Belgique, nous nous reposons dans une grange avant de traverser l'Escault, le lendemain. Il était 18 heures et le clairon a sonné. Personne ne voulait y croire... »

CORSE DU SUD (2A)

Monsieur Joseph M., né le 12 janvier 1897, a fait parti tout d'abord du 6^e bataillon de chasseurs alpins, de janvier 1916 à avril 1917, puis de la 10^e compagnie du 46^e bataillon de chasseurs alpins, du 18 mars 1917 au 5 juillet 1917. Il passe ensuite au 113^e régiment d'infanterie à partir du 15 octobre 1917. Après la guerre, il est devenu commerçant.

ALPES-MARITIMES (06)

Monsieur Adrien R. est né le 29 septembre 1896. Après la guerre, Il a reçu la Croix de guerre, la Médaille de Verdun et la Médaille interalliée.
Chevalier de la Légion d'honneur.

ARDECHE (07)

Monsieur Alexis T., né le 16 août 1896, a appartenu au 7^e régiment du génie et au groupe radiotélégraphiste du 8^e régiment du génie entre janvier 1917 et novembre 1918. À ce titre, il a reçu la Médaille de la guerre électronique. Après la guerre, il devient électricien et travaille, après 1945, dans les mines de Molières sur Cèze.
Chevalier de la Légion d'honneur.

TÉMOIGNAGE :

Pour devenir radiotélégraphiste

« Lorsque j'ai eu l'âge de partir au régiment, j'ai été ajourné deux fois parce que j'étais trop mince. Dans le village, on commençait à rouspéter. La deuxième fois, ça a été le tollé général. J'étais pistonné par Lafargue, alors je suis parti la troisième fois. J'ai été admis et je suis parti au régiment, j'ai été affecté à Avignon au 7^e génie. Et puis de là, on nous a embarqué sur le champ de bataille. La première étape, quand on est arrivés à Épinal, il passe un militaire qui dit : « Il y a pas un électricien dans le coin ? » J'ai dit : « Si, moi ! » Alors, il me demande mon nom, tout ça et puis il s'en va. Au bout d'un moment, on me donne des papiers et puis alors, il y a un militaire qui sort et qui me dit : « Viens, écoute-moi bien, ce soir à 7 h

09, il va passer un train. Ce train va à Paris. Quand tu seras à Paris, tu descendras. » *Moi qui n'étais jamais sorti de ma vie ! Enfin, à 7 h 09, je suis parti, je suis arrivé à Paris.*

Alors, on m'a embarqué dans une camionnette et je suis allé à l'Ecole Militaire. Là, on m'a appris le morse, on ne faisait que du morse et on faisait des cours d'électricité pour nous changer un peu. En électricité, j'étais pas le premier, il y en avait de meilleurs que moi mais, en morse, alors là... J'avais accepté ça, le morse, alors, ça va, j'étais toujours le premier en morse. »

« Et en avant, embarquez ! »

« On est arrivé pas loin des champs de bataille, au bord des tranchées en 3^e ligne. Alors là, j'ai demandé et on m'a dit : « Là-bas, c'est le chemin des Dames. » Notre rôle, c'était de capter les messages allemands pour savoir ce qu'ils disaient. Nous étions isolés, on ne voyait personne. Notez qu'on était repérés par les Allemands qui nous bombardaient. Quand ils nous bombardaient, on se mettait toujours à côté d'une maison écroulée qui avait une cave. On cherchait pas, on était quatre frères, on prenait l'écoute chacun notre tour mais on ne regardait pas : « Moi je prends deux heures, toi tu en prends une... ». Quand on était fatigués, un autre venait et ainsi de suite. Au début, c'était des postes à galène. Alors, on cherchait des points sur la galène pour que le contact soit bon. »

Les messages codés

« C'était des successions de lettres. Alors, on envoyait ça à l'état-major et ils les classaient, c'était de l'allemand et ils les classaient. Comment ils faisaient, je ne sais pas. En tous cas, ça avait de la valeur. C'était codé. Il fallait chercher parce qu'ils changeaient de fréquence. On restait parfois des heures et des heures sans rien entendre, puis tout d'un coup : « Ta ti ta ti ta ta... » Et alors, vite, oh, c'était du travail. Notre vie à nous, on était isolés de tout, on voyait personne mais on vivait...

Les messages étaient secrets. On savait que c'était des messages envoyés par l'armée allemande et on ne voulait pas que ça se diffuse, il y en avait qui avaient la langue longue... Nous, on prenait ce qui arrivait et puis, à l'état-major, ils étaient en charge de le mettre à jour, de savoir ce que c'était. Nous on ne savait pas, on ne savais jamais. Nous étions donc quatre, avec l'adjutant. »

Le message qui sauve des vies

« Un beau jour, c'était mon heure de prendre l'écoute, je prends l'écoute. Et « ta ta ti ta ti ti... » et puis toujours des lettres, toujours des lettres...et ça continuait, ça s'arrêtait plus, à tel point que mon poignet me faisait mal bien après. Et puis finalement, il y avait une dizaine de lignes. J'ai dit : « Nom de nom, mais qu'est-ce que c'est diable ? » Je voyais bien que c'était une lecture de quelque chose mais c'était de l'allemand. Le message a été porté à l'état-major. Au retour, le soldat me dit : « Tu sais, je ne sais pas ce que tu as pris mais ça fait du tonnerre là-bas dedans ». Il me dit que c'est la révolution. C'était Max de Bade qui s'adressait au « pape », pour dire qu'ils allaient être obligés d'arrêter, qu'ils ne pouvaient plus tenir. L'armée française se préparait à faire une attaque pour avancer, alors, l'état-major a changé et ça a évité des milliers de morts, ce message. »

La récompense

« Deux ou trois jours après, on voit arriver une camionnette et des officiers qui descendent. Parmi les officiers, c'était le général Mangin qui venait parce que là, il y avait un régiment entier de sénégalais parce que c'était une armée coloniale. Alors, on voit un officier qui se détache et qui se dirige vers nous. Quand il est arrivé près de nous, il dit : « Quel est le militaire qui a pris le message de l'autre jour ? » J'ai dit : « C'est moi, mon général ». Il me

tape sur l'épaule et il me dit : « C'est très bien mon garçon, tu as fait du bon travail, tu seras récompensé ». Puis, il est reparti. La récompense, je l'ai eu 80 ans après. »

ARIÈGE (09)

Monsieur Pierre G. est né, le 31 mars 1898, à Moulins. Mobilisé, en mars 1917, en qualité de soldat de 2^e classe, il est affecté au 14^e régiment d'infanterie puis au 113^e régiment d'infanterie. Il est fait prisonnier, le 9 mars 1918, et est envoyé en Allemagne. Versé dans les troupes d'occupation après la victoire, il est démobilisé le 25 mai 1920. Il est retraité de l'industrie papetière.

Il a été décoré de la Croix du combattant 14-18.

Chevalier de la Légion d'honneur.

AUBE (10)

Monsieur Marcel S. est né le 22 mars 1898. Engagé volontaire à 18 ans, il participe en tant que soldat, dans le 4^e régiment d'artillerie de compagnie puis dans le 4^e régiment d'artillerie de campagne, aux batailles de Verdun et de Villers-Cotterêts, où il est plusieurs fois gazé. Après Verdun, ce jeune engagé se retrouve en Syrie, à l'hôpital de Damas. Atteint de paludisme, il guérira encore une fois.

A 46 ans, il rejoint le maquis de Mussy-sur-Seine, dans les rangs de l'armée secrète *Montcalm*. Dans la vie civile, Monsieur S. a créé son entreprise qui fonctionne toujours et qui est actuellement dirigée par ses petits-enfants.

Il est détenteur de la carte de combattant volontaire de la Résistance.

Chevalier de la Légion d'honneur.

CHARENTE (16)

Monsieur Marie M, né le 8 septembre 1897, rejoint le champ de bataille, fin 1916, dans un régiment d'artillerie puis il est démobilisé, en septembre 1919, alors qu'il est maréchal des logis.

CHARENTE MARITIME (17)

Monsieur Henri C, né le 9 décembre 1899, est engagé volontaire, en 1917, au 114^e régiment d'infanterie. Le 28 août 1918, il est blessé. Démobilisé le 4 mai 1920, il retourne à la vie civile en tant que directeur d'un domaine viticole en Algérie, jusqu'en 1962.

TÉMOIGNAGE :

« Fantassin c'était très dur, non seulement le combat, mais les marches épuisantes, 25, 30, 35 km, nous étions cassés. Il y avait un proverbe : « Métier de fantassin, métier de chien ». On était une molécule, une molécule qui était brassée dans le reste et puis voilà. On ne se posait pas de questions, le boulot, c'était de tâcher d'affronter l'Allemand et tâcher d'en descendre avant d'être descendus. On ne se posait pas de questions. On acceptait d'avance de se sacrifier, parce que nos générations avaient été élevées dans le culte de ce que l'on appelle

« la ligne bleue des Vosges », de la revanche pour récupérer l'Alsace-Lorraine. Ça a été une boucherie, une ignoble boucherie. »

EURE ET LOIRE (28)

Monsieur Georges U., né le 23 novembre 1896, sert dans le 8^e régiment du génie du 12 janvier 1918 au 14 janvier 1922. Du 6 septembre 1939 au 24 juillet 1940, il est incorporé au 38^e génie, à la compagnie radiogoniométrique, et termine au grade de caporal chef. Après la guerre, il devient antiquaire à Paris.
Chevalier de la Légion d'honneur.

TÉMOIGNAGE :

Son parcours

« Comme je suis né en 1896, je suis parti tout de suite. Mes deux frères aînés étaient soldats au 39^e régiment d'infanterie. Eux, on n'a pas eu besoin de les habiller, ils sont partis immédiatement. Et, quinze jours après, ils étaient déjà à la bataille à Charleroi, où un de mes deux frères a reçu une balle, pour lui, la guerre était finie. Il était prisonnier.

En 1916, j'ai régulièrement passé le conseil de révision, j'étais maigre comme un clou, et je n'ai pas été réformé. Mais, une journée, alors que j'étais tout de même très vexé, j'ai mangé. Je me suis engagé au 38^e régiment du génie qui était un régiment de transmission, et là, ils ont bien voulu de moi. Et alors, ça m'a permis de partir comme mes frères. On m'a appris à marcher, il paraît que je ne savais pas marcher. Alors, une fois que j'ai su marcher, on m'a envoyé tout de suite en Champagne. C'est là qu'en somme, j'ai participé réellement à la guerre. Avec toujours la spécialité radio.

C'était très rare, c'était très rare, pour des parents d'avoir eu leurs trois fils mobilisés, ayant fait la guerre et qui sont revenus. Très rare. Et vous savez qu'à ce moment là, un homme, un jeune homme de mon âge, s'il n'était pas soldat et bien on le regardait de travers, on disait : « Oh, la la, c'est un embusqué. »

La mentalité était vraiment très différente. Vous savez que, il y avait les chants militaires qui disaient : « Mourir pour sa patrie, c'est le sort le plus beau, le plus digne d'en vivre. » Moi, je trouve que vivre pour sa patrie, c'est pas mal non plus. »

L'information et la désinformation : les journaux de l'époque

« Les journaux, il y en avait qui étaient très sérieux, il y avait à l'époque le journal Le Temps. Il y avait aussi ce que l'on appelait les « bourrages de crâne » et je me souviens qu'il y avait le très grand journal du matin qui s'appelait Le Matin. Au moment où tout allait très mal, tout à fait au début, et il y avait en manchette : « Plus un seul soldat allemand en France », alors qu'ils étaient sur la Somme et qu'ils avançaient. Et sur une autre manchette, il y avait : « Les Russes à cinq étapes de Berlin » et malheureusement à l'époque ce n'était pas vrai. C'est pour dire que le gouvernement ne disait pas la vérité. Il y avait Georges Clemenceau qui était directeur lui, à cette époque, d'un journal qui s'appelait L'Homme Libre et alors, un jour, il y a eu un communiqué qui disait que, sur la Somme, la situation était telle qu'elle était hier. De la Somme aux Vosges, rien n'est changé. Alors lui, il a fait un article, il a été censuré et le lendemain, L'Homme Libre s'appelait L'Homme Enchaîné. Tout ça, c'est la guerre par le petit bout de la lorgnette. »

La Libération

« En 1918, j'étais à la campagne, au repos, et il y a des vieux qui ont poussé la porte de la pièce où nous nous reposions avec des camarades du même âge que moi, et ils ont crié : « Ça y est les gosses, la guerre est finie, on vient de signer l'armistice ! ». Et à ce moment-là, j'ai eu la chance d'être envoyé tout de suite en Alsace à Strasbourg, où vraiment, j'ai constaté que les Alsaciens voulaient redevenir Français. Les Allemands qui étaient venus s'installer en Alsace n'étaient pas rassurés mais finalement, ça s'est bien passé, il n'y avait pas de sauvagerie, il n'y avait pas d'esprits sauvages. Et alors, nous étions là-bas, à Strasbourg, dans une caserne et un matin, on nous a dit : « Vous êtes consignés dans la caserne, le Président de la République va venir cet après-midi ». Et moi, je me suis dit : « Je serai peut-être puni mais ça, je ne le raterai pas. » Je suis sorti de la caserne, je suis allé sur la place de l'hôtel de Ville, je me suis adressé à une maison en face du grand perron où Poincaré devait venir et j'ai dit, avec le toupet de cet âge : « Je vous réquisitionne une chambre au premier avec la fenêtre ». C'est de là que j'ai entendu Poincaré qui est arrivé avec un enthousiasme délirant et il a commencé son discours immédiatement en disant : « Le plébiscite est fait », parce que le Président des États-Unis avait mis comme condition au retour des deux provinces qui nous avaient été arrachées, qu'on fasse un plébiscite. »

HERAULT (34)

Monsieur Jacques P. est né, le 17 décembre 1898, à Oran. Durant la guerre, il a servi en tant que quartier-maître électricien de 2^e classe. Il a été incorporé au 5^e dépôt de Toulon le 22 décembre 1916 comme engagé volontaire pour trois ans. Il a participé au blocus grec, à l'escorte des transports de troupes de la *Tarcute-Itia* et à la chasse aux sous-marins allemands en Méditerranée. De 1916 à 1918, il a fait parti de la première escadrille de patrouille *Chalutier Liseron* et a organisé le sauvetage des rescapés du torpillage du *Châteaurenault*.

Il a reçu la Médaille de la victoire et la croix du combattant.

Chevalier de la Légion d'honneur.

ILLE-ET-VILAINE (35)

Le plus jeune des poilus survivants

Monsieur Joseph R., né le 3 septembre 1902, sert à bord du navire de guerre *La Yolande* entre avril et octobre 1917. Puis d'avril à novembre 1918, il sert à bord du *Marie*. Il reprend ensuite son métier d'origine : marin pêcheur.

Chevalier de la Légion d'honneur.

TÉMOIGNAGE :

« Drôle de guerre » ... en mer

« Les bateaux étaient regroupés dans les ports avant de partir en campagne de pêche. Une fois que nous étions tous prêts, nous partions sur les bancs escortés par des navires américains. [...] J'ai ensuite embarqué sur un trois mâts, Le France. Tous les pêcheurs et les marins de commerce craignaient de se faire couler. Nous avions tous peur d'être torpillés par les premiers sous-marins allemands. Notre bateau était équipé de canons de 45 mm. Il y avait quatre canonnières à bord... »

INDRE (36)

Monsieur André D., né le 15 juin 1898, est mobilisé le 14 avril 1917, avec le grade de sous-lieutenant dans le 108^e régiment d'artillerie lourde. L'année suivante, il monte au front et connaît les terribles combats des tranchées. Il combat également en Picardie. Il y croise, par hasard en 1918, les plénipotentiaires allemands venus signer l'armistice dans la clairière de Rethondes. Il est en forêt de Compiègne quand sonne l'armistice. En 1939-1940, il sert aussi la France. Son père, réfugié à Aigurande, est tué par une bombe en 1940. Au moment du débarquement, sa mère trouve la mort sous une bombe anglaise. Dans le civil, il est un instituteur passionné de musique.

Chevalier de la Légion d'honneur.

ISERE (38)

À 103 ans, Monsieur Albert P. garde des souvenirs très forts de la Grande Guerre. Engagé à 19 ans au 6^e puis au 245^e régiment d'artillerie, il a le désir de servir sa patrie. Il reste militaire pendant 16 années. Engagé en 1917, il est enterré vivant deux fois par des obus tombés trop proche. Il se rappelle le geste d'un soldat allemand venu pour le désaltérer alors qu'il se vidait de tout son sang. Il a été blessé dans l'Oise, en mai 1918. Il est appelé à nouveau en 1939.

Chevalier de la Légion d'honneur.

TÉMOIGNAGE

Chacun sa peau

« Quand on allait de nuit, en première ligne, avec nos chevaux, il y avait des passages où on ne pouvait pas passer parce que les Allemands connaissaient les routes. Quand on a été pour atteler nos pièces, on n'a pas pu y arriver, les mitrailleuses allemandes étaient devant chez nous, ils nous ont tiré dessus, on a tous laissé nos pièces d'artillerie là-haut. Moi j'ai été fait prisonnier, les copains il y en a qui sont rentrés, les autres qui sont tombés, évidemment, chacun sa peau. »

HAUTE LOIRE (43)

Monsieur Louis de C., né le 16 décembre 1897, s'engage en janvier 1916. Affecté à différents régiments, il a notamment servi dans le 5^e bataillon sénégalais du 19 décembre 1916 au 20 septembre 1917. Rendu à la vie civile, il devient cheminot.

Chevalier de la Légion d'honneur.

LOIRET (45)

Monsieur Ferdinand G., né le 20 octobre 1898, est incorporé le 16 avril 1917 comme soldat de 2^e classe dans un régiment d'artillerie. Il participe en tant que brigadier aux campagnes contre l'Allemagne jusqu'à l'armistice du 11 novembre 1918. Il est ensuite réformé temporairement pour cause d'anémie et d'intoxication au gaz. Après la guerre, il devient mécanicien à son compte. Durant la seconde guerre mondiale, il s'engage dans l'armée secrète (Intelligence service).

Chevalier de la Légion d'honneur.

TÉMOIGNAGE :

Son expérience de la guerre

« Il y avait quelques fois, dans le 5^e régiment, des marches de nuit, et comme j'étais parmi les petits, 1,63 mètre, il y avait des secousses dans la colonne. Les grands marchaient en tête et les petits s'arrêtaient, repartaient... Moi, ça me fatiguait avec mes pieds plats. Un jour, c'est une expression militaire, je me suis fait « porter pâle », c'est-à-dire que j'ai demandé la visite. Dès que le major m'a vu, il m'a dit : « Mais t'as les pieds plats, tu ne peux pas marcher. » Exempt de service, je suis entré comme artilleur dans le même corps d'armée au 31^e régiment d'artillerie qui était au Mans. J'avais fait l'affaire et je suis resté quatre mois comme élève caporal et j'ai refait quatre mois élève brigadier. Un jour, un camarade me dit : « On te demande au bureau du colonel. » Comme j'avais toujours des petits méfaits sur la conscience, je me dis, je vais me faire ramoner. J'arrive au bureau du colonel. « Asseyez-vous ! » Je m'assois. « Vous allez répondre à certaines questions. » Oui, mon... « On jugera de votre écriture d'après la composition française. Une question d'histoire, une de géographie, une de géométrie, une d'algèbre, une de trigonométrie. C'est bon vous pouvez disposer. » Je suis reparti, ça s'est arrêté là.

Le 19 août 1918, je venais de me réveiller. Un camarade me dit : « Voilà une perm' de dix jours, tu pars à Fontainebleau comme élève aspirant. » Je suis arrivé à Fontainebleau. Mais là, il fallait repasser un examen qui n'était pas le même.

J'ai été brigadier ordinaire, mais ce qui m'a impressionné, c'est brigadier brancardier, alors ça, ça m'a impressionné. Il m'est arrivé de transporter un blessé avec un ami, un copain qui tenait le brancard, visibles par des Allemands qui nous canardaient. Alors moi, je me couchais tout de suite hein. Le major restait debout, s'il avait été tué, il aurait été tué debout. Le blessé, lui, criait tout ce qu'il pouvait. Il nous traitait de tous les noms. Je n'ai jamais vu un officier se coucher lors des bombardements. Tous les officiers que j'ai vu tués l'ont été debout. Mon lieutenant a été tué debout à côté de moi. J'avais une ouïe extraordinaire, une ouïe..., au moindre coup..., j'entendais des pans, pans...

Comme on était très élégant à l'époque, je criais gentiment : « C'est pour ma gueule ! », il restait une seconde pour se coucher et j'étais couché le premier. Jamais un officier ne m'a reproché de me coucher. Jamais. Mais eux, ils restaient debout.

J'ai été gazé en juillet, août 1918.

Je me suis endormi, on n'entendait pas les obus à gaz, ça n'explosait pas, c'est l'ogive, l'ogive, ça faisait pssssss..., ça soufflait, c'est tout ce que ça faisait.

J'ai vomi et j'ai raconté tout ça au major, il était très délicat, il m'a dit : « T'as dégueulé ? ». « Oui, mon lieutenant »... Sur la marmite, avant que le cratère se remplisse d'eau, ah ben, je vous l'ai dit, avec ma petite pioche, je faisais un trou et j'y tenais ma petite gueule dedans. J'y tenais absolument à celle-là, avec ma petite gueule en or dans le trou.

Pour moi, c'était sortir de l'enfer moi, c'est ça moi avec ma petite gueule. C'est ce que j'ai ramené de là-bas, hein ! J'ai pas pris d'éclats en pleine pêche, comme vous pouvez le constater. Je l'ai ramené, c'est tout, c'est tout. »

La vie quotidienne

« On avait deux litres de vin par jour, plus le rembours', c'est le remboursable qui coûtait 34 sous le litre. Presque tous se prenaient deux litres de remboursable, ça fait qu'ils avaient quatre litres dans l'estomac, n'est-ce pas ! Mais c'était pour 24 heures. Interdiction de délasser ses godillots. Il y en avait qui prenaient deux litres et quatre litres de rembours', ils avaient leurs six litres de pinard. Une fois, j'en ai rencontré un au front, il m'a dit : « Tu vois, aujourd'hui, je suis pas bourré, c'est rare. » Je me suis souvenu du jour de la mobilisation et moi, je m'en fous, j'ai pas bu (il rit) ... Et je vous dis une histoire vraie, parce que ça y allait

le pinard. Et on pouvait rester trois, quatre jours sans manger. Pas sans boire. Mais, parce que le ravitaillement n'arrivait pas avec la camionnette. On envoyait les poilus avec leurs bidons chercher la nourriture et, quand ils arrivaient dans la position en titubant un peu, ils se faisaient traiter de tous les noms (il rit). Ah si ! mais on pouvait rester quatre jours sans bouffer.

Je n'ai jamais vu un chat dans une tranchée, un quart d'heure après, il s'appelait lapin. On avait du singe et de l'ours. Le singe, c'est le bœuf en conserve : très très bon. L'ours, c'est le porc en conserve : très très bon. À certains moments, on touchait du singe et de l'ours, c'est-à-dire, du bœuf et du porc en conserve, de la très, très bonne viande. Quand on pouvait en avoir. Et quelques fois des sardines. Le brigadier leur disait : « une boîte pour trois ! », comme ça, un poilu attrapait la boîte au vol et il lui faisait son affaire. »

L'endurcissement des hommes

« Mon meilleur camarade était Corse. Si j'avais été blessé, il m'aurait ramené sur ses épaules, il ne m'aurait jamais abandonné. Alors, lui, il voulait une paire de bottes canadiennes, et moi, un parabellum qu'était un pistolet. Un jour, on cherchait, il était brigadier comme moi, on cherchait un parabellum et puis lui, une paire de botte, on trouve pas de parabellum mais on trouve une paire de botte. Il y en avait une intacte et puis dans l'autre, il y avait un trou et il y avait la jambe du gars qui était restée dedans : le tibia et puis toute la barbaque. Moi, je lui ai dit : « Mais qu'est-ce que cela peut faire, tu retires la barbaque, tu retires l'os puis on tachera de boucher le trou. » Il s'est presque trouvé mal. Le cœur lui manquait, il avait essayé la botte, il a dit : « Je peux pas. » (Il rit). »

La tenue

« En Belgique, quand on atteignait 50 % de pertes, on était relevé. À un moment, on avait suffisamment de pertes pour être relevé et nous sommes allés au repos dans la Somme. Un matin, j'ouvris les yeux parce que je sentais qu'il y avait quelqu'un devant moi. C'était le chef d'escadron, le Comte de Frochon. J'essaie de me relever, j'avais mis mon casque à côté de moi et sur mon casque, il y avait de la terre parce qu'on mettait de la terre sur les casques pour pas qu'ils reluisent au soleil. Alors, le commandant me regarde : « Un casque, ça se nettoie ! », je le savais mais je n'avais rien à dire, rien à répondre.

Le lieutenant a dit : « Sois gentil ! », il faut pas me dire ça à moi, il était à peu près neuf heures du soir, au mois d'avril, il faisait tout noir, « Tu vas aller porter un pli au commandant de la 29, tu te guideras avec la lueur des canons et surtout, tu reviens ! ». Je finis par trouver en demandant à des poilus la cagnas du commandant de la 29, ce qu'on appelait une cagnas, c'était un abri qui était pas plus haut que ça (photo) où il fallait entrer en rampant. J'écarte la toile de jute qui fermait la porte de la cagnas. Arrivé dans la cagnas, je me redresse, je salue, un beau petit sous-lieutenant était devant moi, tout neuf. J'avais mis mon pli dans la poche de mon pantalon pour ne pas l'abîmer. Je sors le pli, je lui tends. Le petit sous-lieutenant, il se recule de trois pas, il me regarde de bas en haut et me dit : « Mauvaise tenue ! ». J'étais un bloc de boue, il n'y avait rien à répondre, j'avais pas envie de ramasser quinze jours de prison moi ! »

L'armement

« Lorsque nous sommes arrivés en Belgique, les Anglais venaient de quitter leurs positions, nous avons fait un tir de barrage infranchissable. « Nudendörf » avait reçu l'ordre de dévaler sur Paris en partant de la chaîne des Monts. Quand il est arrivé dans la plaine, il y avait un comité d'accueil dont je faisais parti. Ils se sont cassés le nez, ils ont eu des pertes épouvantables et ils sont remontés sur les monts. Le 75 était très très bien servi, une arme terrible. Comme j'étais mécanicien, pour un peu, j'aurais passé mes doigts dessus. La culasse

était au pas d'artillerie, c'est-à-dire au pas coché, et les ingénieurs qui avaient établi la théorie du service du 75 étaient des hommes extraordinaires. J'ai jamais pensé que c'était une machine à tuer. Ce qui m'intéressait c'était la précision du tir. Tous les autres qui étaient devant, y'à qu'à, y'à qu'à pas... C'était leur bataille ? Qu'est-ce qu'ils faisaient en Belgique ? Le gars de Saxe, qu'est-ce qu'il foutait en Belgique ? Moi, j'y pensais pas, on leur envoyait des marmites. »

La barbarie des hommes

« Je ne pensais pas à l'égalité entre les sexes mais je pensais à la supériorité des femmes, parce que les hommes, ils m'en ont fait baver pas possible ! Je me demande si ça avait été des femmes qui avaient été aux gouvernements des deux côtés, si on se serait battu comme ça, comme des bêtes.

Croyez-vous que la guerre aurait pu être la même si les gouvernements avaient tous été féminins ? »

L'armistice

« Nous revenions de manœuvres quand nous avons appris que la paix était signée. On traversait la caserne quand on a vu un monôme qui circulait dans la cour en criant : « Un chic à Foch, un chic à Foch, un chic ! . Les bras m'en tombaient. On avait jamais connu cela dans une enceinte militaire. On se rend dans la chambrée, il y a un gars qui arrive et saute de joie en criant : « La guerre est finie, la guerre est finie ! » Je n'avais jamais dansé de ma vie, j'ai appris mes premiers pas de polka en dansant avec un artilleur. Ça peut paraître douteux ! (rires). Ensuite nous avons défilé dans Fontainebleau puis nous avons peint en rouge le sexe du Taureau de Rosa Bonheur puis on a été tourner en chantant autour des maisons de dames. »

MAINE-ET-LOIRE (49)

Monsieur Emile B., né le 1^{er} août 1898, est mobilisé le 3 mai 1917. Il part, le 14 décembre de cette même année, au sein du 66^e régiment d'infanterie. Il est renvoyé, le 28 mai 1920, dans ses foyers. Monsieur B. a connu les tranchées de Verdun et y a reçu des éclats d'obus. Cultivateur puis maçon, Monsieur B. a surtout fait carrière dans les Ponts et Chaussées. Il prend sa retraite en 1965.

Il est décoré de la Médaille militaire, le 1^{er} septembre 1995.

Chevalier de la Légion d'honneur.

MEUSE (55)

Monsieur Gabriel P., né le 10 juin 1898, est mobilisé, le 4 mai 1917, dans des régiments d'infanterie. Il est fait prisonnier dans les Ardennes, le 17 octobre 1918, puis renvoyé dans ses foyers, le 1^{er} juin 1919. Après le conflit, il a travaillé dans un garage puis est devenu cultivateur.

Chevalier de la Légion d'honneur.

MOSELLE (57)

Monsieur Joseph G. est né, le 2 février 1895, à Rosheim. Allemand de naissance, il devient Français en 1919. Le 5 août 1914, il est enrôlé à l'âge de 19 ans dans l'Armée allemande au sein de la 8^e compagnie dans le 169^e régiment d'infanterie. Il a été gravement blessé, en 1914, par un éclat d'obus à la tête. Il a été démobilisé, le 28 décembre 1918. Lors de la seconde guerre mondiale, il a combattu au sein de l'armée française. Après la guerre, il a travaillé en tant que cuisinier en Allemagne, en Suisse, aux Pays-Bas, à Paris et en Belgique.

Joseph G. raconte : « *C'était un copain inoubliable. Il avait quarante ans. Il y avait des conduits par lesquels on observait les autres... pas loin, à quinze, vingt mètres ! Je lui avais dit de ne pas regarder dans le tuyau. J'étais sûr qu'il était visé en permanence. C'était le premier, il m'est tombé mort dans les bras, je ne pouvais pas voir sa blessure en face... Ça m'a fait quelque chose. Ah ! C'était pas gai pour les deux côtés ! C'était pas gai.* »

NIÈVRE (58)

Monsieur Louis P., né le 2 août 1899, est incorporé dans l'armée en 1917 et est démobilisé en 1921 après être allé en Allemagne avec les troupes d'occupation. En septembre 1939, il est rappelé et cité à l'ordre de l'armée. Il a effectué sa carrière professionnelle au sein de la RATP.

Chevalier de la Légion d'honneur.

NORD (59)

Monsieur Charles D., né le 29 mars 1899, fut engagé volontaire au dépôt du 101^e régiment d'artillerie lourde puis au 121^e jusqu'en 1918.

Chevalier de la Légion d'honneur.

PYRENEES-ORIENTALES (66)

Monsieur Albert T., né le 29 mai 1897, est incorporé à l'âge de 19 ans dans un régiment d'infanterie. Il est nommé rapidement caporal puis sergent. Il participe aux combats du chemin des Dames. Blessé, le 3 septembre 1917, par un éclat d'obus, il doit être amputé de la jambe droite. De retour à la vie civile, il devient greffier en chef.

Chevalier de la Légion d'honneur.

TÉMOIGNAGE :

Les tranchées de Laon sur l'Aisne en 1916

« *On nous avait demandé d'aller creuser des parallèles de départ. C'est-à-dire des trous entre notre position et la tranchée allemande, d'où, le matin, nous nous élancerions pour tenter de tromper l'ennemi. Il fallait donc ramper la nuit pour aller le plus près possible des tranchées allemandes. Evidemment, on faisait du bruit et on se faisait mitrailler, ça passait juste au dessus de nos têtes.* »

16 avril 1916 : pris sous les deux feux

« C'était la fameuse bataille du général Nivelle qui devait tout niveler, en réalité c'est nous qui avons été nivelé, ça a été un désastre.

Nous avions pour but le plateau de Craonne, qui aura ensuite une sinistre réputation, mais il était assez loin. Nous avançons l'arme à la main en nous tenant juste derrière la zone que bombardait notre artillerie pour faciliter notre avance. Mais les Allemands ont réagi et nous ont bombardé copieusement. Nous n'avons pu tenir et avons commencé à nous replier. Manque de chance ou mauvaise coordination, notre artillerie n'a pas cessé le feu. Pris sous ces deux feux nous ne sommes revenus qu'avec 40 hommes. Nous étions partis à 200... »

Seconde offensive allemande sur Verdun

« Là, il n'était plus question de grandes offensives, on était bombardé de partout, il fallait défendre, tenir à tous prix ! C'est au nord de Douaumont, au bois des Cores, que j'ai été blessé. Pendant l'attaque, je commandais ma section, et il n'y avait plus d'officier, je me jetais d'un trou à l'autre pour rallier mes hommes, et c'est là qu'un obus s'est enfoncé près de moi et a explosé. Je me suis retrouvé pratiquement enterré et, en me dégageant, j'ai vu que je n'avais plus de pied et que j'avais une très grosse plaie en haut de la cuisse. »

Le 11 novembre

« Eh non, le 11 novembre 1918, je n'ai pas sauté de joie ! » (dit-il en montrant son unique jambe ...). »

La grève des blessés

« Dans ces hôpitaux (de Paray Le Monial) on manquait de tout, les soins n'étaient pas bons et la nourriture n'en parlons pas. Alors, nous avons décidé de manifester. Ceux qui étaient en fauteuil roulant étaient devant, pour impressionner les gens avec un pain rond attaché autour du cou. Ça, c'est pas un mauvais souvenir. »

BAS-RHIN (67)

Monsieur Lucien F., né le 24 juillet 1900, s'engage volontairement, le 24 août 1918, dans le 8^e régiment de chasseurs à cheval d'Orléans. Démobilisé le 14 novembre 1919, il se souvient du défilé du 11 novembre 1919 : « Nous avons paradé à cheval, sabre au clair en passant sous l'Arc de Triomphe. A l'époque il n'y avait pas encore de soldat inconnu ». Ce grand sportif pratique la natation, la gymnastique, la lutte, l'haltérophilie et le vélo. Après la guerre, Il a fait carrière dans l'aéronautique chez Breguet. Apprenti mécanicien à ses débuts, Lucien gravit les échelons et arrive au poste de contrôleur technicien. Il déclare avec fierté qu'il a participé à l'évolution de l'aviation et a connu ses débuts avec des avions qui ne volaient qu'à 500 m. En 1941, il est sollicité pour assurer la relève des prisonniers de guerre. Après la deuxième guerre mondiale, il rejoint l'usine dans laquelle il travaillait, à Königsberg où il terminera sa carrière.

Chevalier de la Légion d'honneur.

HAUT-RHIN (68)

Monsieur Charles K., né le 18 février 1897, est mobilisé en 1916 dans un régiment d'artillerie de l'armée impériale du Kaiser, du fait de l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne. Il combat

sur le front de l'Est avant que son régiment ne soit affecté dans les Flandres et en Champagne. Il porte l'uniforme français en 1939. Il a fait toute sa carrière professionnelle dans les PTT.

TÉMOIGNAGE :

Son parcours

« Je suis né le 18 février 1897, dans le Haut-Rhin, à une époque où l'Alsace-Lorraine était encore allemande. Mon père était cheminot, il a été muté en Lorraine en dernier lieu près de Château-Salins, dans une contrée où on ne parlait que le français alors, j'ai été obligé d'apprendre le français. C'est-à-dire que j'ai été mobilisé en 1916 âgé de 19 ans. Alors, j'ai dû y aller. Ils m'ont envoyé en Allemagne dans un camp d'exercice. Après une courte formation de base, on m'a affecté à un régiment d'artillerie de campagne qui a été envoyé en Russie au front.

L'uniforme, on ne le portait que pour les cérémonies, sinon, on ne le portait jamais. En général, on mettait toujours les Alsaciens du côté de la Russie et pas du côté de la France parce qu'on n'avait pas confiance en eux. Voilà, c'est pour ça, mais moi, j'étais en Russie et c'est là que j'ai passé le rude hiver 1916. En 1917, le régiment a été muté en France. Là, j'ai participé à tous les combats en Champagne et dans les Flandres jusqu'à l'armistice.

Lors de l'armistice, on a reçu l'ordre de se retirer tous en Allemagne, je suis monté dans un camion jusqu'à Aix-la-Chapelle. Arrivé à Aix-la-Chapelle, j'ai constaté qu'il y avait une sorte de révolution. Les soldats prenaient leurs galons et les déchiraient des épaules. Il y avait une vraie pagaille. A la gare, il y avait des trains bondés de soldats. Je suis monté dans un train et j'ai pensé : « J'en ai marre ». Je suis alors monté dans le wagon des bagages. Pendant la route, les soldats ouvraient les valises et ils prenaient ce qu'il y avait dedans. Ils le distribuaient, il y avait beaucoup de cigarettes. Alors, quelques temps après, on m'a envoyé le livret militaire dans lequel était marqué : « Il n'a pas le droit à l'argent de la démobilisation parce qu'il n'est pas retourné à sa caserne ou à son régiment ».

On était content d'avoir été libéré de cette affreuse guerre. On avait l'espoir que ça ne recommencerait plus, et qu'on pourrait vivre en paix, on était content. On a fêté ça partout. En 1919, nous sommes devenus français, alors je suis rentré dans l'administration des PTT à Colmar jusqu'à ma retraite en 1960. »

La vie dans les tranchées hors des combats

« En dehors des combats qui étaient parfois très violents, on réparait les abris, on consolidait les tranchées, parfois même il fallait tout reconstruire. On vivait dans des conditions très précaires. En automne lors des périodes de pluie, on pataugeait dans la boue, mouillé jusqu'aux os. La vie de soldat était vraiment très dure à supporter. Dans les moments de calme, on écrivait à la maison pour donner des nouvelles et montrer qu'on était encore en vie. C'est avec impatience qu'on attendait les nouvelles de la maison et les colis avec les vivres, car la nourriture était par moment précaire et peu variée. Mon père m'envoyait autant de colis que possible, je partageais le contenu (jambon, saucissons secs, pain...) avec mes camarades. C'étaient de petites joies qu'on savait apprécier et qui nous unissaient.

J'étais le seul Alsacien dans ma compagnie. De ce fait, j'essayais de maintenir de bonnes relations. Une seule fois, à la caserne de Jüterbog, où je faisais mes exercices, un camarade allemand m'a provoqué parce que j'étais Alsacien. Mais je l'ai tout de suite remis en place en lui lançant une de mes bottes que j'étais en train de cirer et l'affaire était réglée. Par ailleurs on m'a refusé des permissions parce que j'étais Alsacien. »

Appel aux générations futures

« À la génération présente, je dirais : « Continuez les commémorations, soyez les passeurs de la mémoire de tous les morts. Cela conduit à la réconciliation et à un engagement pour la paix. » Aux générations futures, je dirais : « Soyez les messagers de la paix. Cultivez la tolérance, n'oubliez jamais que c'est grâce au sacrifice de ces milliers de soldats morts sur le champ de bataille que l'Europe a pu se créer. Continuez à la consolider afin qu'un jour la paix puisse devenir durable. C'est cela mon vœu le plus cher. Ainsi tous ces sacrifices n'auront pas été vains. »

HAUTE-SAONE (70)

Monsieur Maurice P, né le 29 décembre 1898, est mobilisé en 1917. Il est intégré au 149^e régiment d'infanterie, du 17 avril 1917 au 7 mai 1919, puis affecté au 18^e tirailleurs algériens, du 8 mai au 28 octobre 1919. Il est fait prisonnier le 26 septembre 1918 dans la Marne. Il est rapatrié le 24 novembre 1918 et démobilisé le 31 janvier 1920. Il retourne ensuite à la vie civile en travaillant à la SNCF.

Chevalier de la Légion d'honneur.

Le 9.12.03

SAÔNE-ET-LOIRE (71)

Monsieur Marcel T., né le 3 avril 1899, est incorporé en 1918 dans une unité non-combattante. Après la guerre, il est dans les troupes d'occupation en Allemagne puis il est membre de la commission interalliée pour le plébiscite sur la Silésie. Démobilisé en 1921, il est employé par la manufacture lyonnaise. En 1939, de nouveau mobilisé, il est fait prisonnier, puis il est rapatrié par la Croix-Rouge en 1940.

Chevalier de la Légion d'honneur.

TÉMOIGNAGE :

Un combattant dans une unité non combattante !

« J'ai été incorporé en 1918, au 13^e régiment de chasseurs alpins à Chambéry. Après mes classes, en mars, on a rejoint Dogneville dans les Vosges. On était en deuxième ligne, parfois à 400 mètres des Allemands. Le 11 novembre, nous revenions des exercices de tir où l'on s'entraînait avec des canons de 37 et des crapouillots, dont les Allemands avaient peur car si l'obus tombait près de vous, il vous coupait en deux.

Sonner l'armistice

On se préparait à partir au front pour la première fois quand nous avons appris que l'armistice était signé. J'ai été le premier à tirer les cloches à l'église pour annoncer la fin de la guerre. J'avais 19 ans, vous imaginez l'ambiance. »

HAUTE-SAVOIE (74)

Monsieur Charles B., né le 16 septembre 1896, est mobilisé au 3^e régiment de chasseurs d'août 1914 à l'Armistice. Il acquiert le titre de maréchal des logis, armée blindée et cavalière. Il a été blessé par éclat d'obus au mollet. Enfin, il est démobilisé en 1919. Après la guerre, il suit une année de formation à l'école des tissages de Lyon puis devient

administrateur chargé de la vente dans une entreprise de soierie lyonnaise, avant de passer responsable dans une entreprise fabriquant des machines à copier. Il a reçu la Croix de guerre, la médaille militaire et la Croix du combattant volontaire.
Chevalier de la Légion d'honneur.

PARIS (75)

Monsieur Jean G. est né le 26 octobre 1898. Il appartient à la classe 1918 et a été mobilisé en 1917 comme soldat de première classe. Il servi dans le 31^e puis le 131^e régiment d'infanterie et a combattu dans l'Aisne. Il a été fait prisonnier et s'est évadé pour la Belgique où il se souvient avoir été très chaleureusement accueilli. Il a également participé à la seconde guerre mondiale.

Chevalier de la Légion d'honneur.

TARN (81)

Le doyen des gendarmes de France

Monsieur Louis C., né le 14 mai 1899, a fait parti de l'infanterie. Ensuite, il exerce la profession de gendarme.

Chevalier de la Légion d'honneur.

Monsieur Léon N. est né le 2 août 1899.

Chevalier de la Légion d'honneur.

VAR (83)

Le doyen des poilus

Monsieur Maurice F., né le 25 décembre 1894, est incorporé en septembre 1914. Après avoir servi en Belgique puis dans le Pas-de-Calais et la Somme, il est grièvement blessé, le 25 septembre 1915, dans la Marne. Il est envoyé à Sochaux pour travailler dans une usine puis est libéré de ses obligations militaires en 1919. Il est alors mécanicien.

Chevalier de la Légion d'honneur.

VAUCLUSE (84)

Monsieur Marius E., né le 27 septembre 1897, est incorporé le 10 janvier 1917 au 27^e régiment de chasseur. Il participe aux combats du chemin des Dames, du 16 au 20 avril 1917. Blessé aux jambes par l'explosion d'une grenade, le 17 août 1917, il est en convalescence à l'hôpital militaire d'Alençon, jusqu'en décembre 1917. Puis il part au 45^e régiment d'artillerie à Beauvais. Il y est blessé une deuxième fois, le 29 juillet 1918, dans l'Oise lors d'un accrochage avec une section de fantassins allemands. Il entre en convalescence à l'hôpital d'Annecy puis à Paris. Il est ensuite affecté en Champagne à la garde d'un camp de prisonniers allemands. Il est démobilisé en 1919. En 1939, il est de nouveau mobilisé dans l'artillerie durant quelques mois puis retourne chez lui pour reprendre ses activités d'agriculteur.

Aujourd'hui, Marius E. déclare : « *La guerre, ça a servi à quoi ? Regardez ce qui se passe encore actuellement. Ça me révolte tant... comme on est bien en temps de paix ...* »
Chevalier de la Légion d'honneur.

TÉMOIGNAGE

Trois frères au front

« *Je suis le plus jeune de trois frères. [...] Mon frère aîné (brancardier lors de la campagne de Gallipoli, en mars –juillet 1915) n'est pas revenu à la maison pendant trois ans et le jour où il est enfin revenu, il a dit : « Je ne veux plus y retourner ». Il a été incorporé dans le génie à Verdun. Mon second frère, Jules, est parti dans le 27^e chasseurs alpins qui a été intégré dans le 115^e bataillon stationné à Nîmes. Lors de la première attaque, mon frère y est resté. C'était le 9 juillet 1915, quelque part en Alsace. Et ce devait être mon tour. Je suis parti, le 10 janvier 1917, au 27^e chasseurs alpins.[...] Vous vous rendez compte pour mes parents ! »*

Chasseur alpin

« *Quand nous étions à Menton, comme les Sénégalais ne pouvaient pas rester sur le front car ils avaient les pieds gelés, c'était nous, les chasseurs alpins, que l'on envoyait. [...] Nous étions censés être les plus forts, plus forts que les autres régiments. Nous devions attaquer tout le temps et les gradés nous répétaient : « Le chasseur est un soldat d'élite, il tue quand il tire, si ton épée est trop courte avance d'un pas ... »*

17 avril 1917, le chemin des Dames

« *Le 16 au soir, le général Nivelle nous a passé en revue. [...] On est parti dans la nuit [...] Lorsqu'on regardait au loin, on voyait le feu des combats et on se disait : « Demain on sera là-bas ». Enfin le matin, on a attaqué. Il y a eu un bombardement terrible mais les Allemands avaient reculé. On a été vendu ! Il y avait, soit disant, un officier informateur. Mais en fait, les Allemands possédaient des « saucisses », des sortes de ballons câptifs qui nous espionnaient. Au total, l'attaque a échoué. On a avancé d'un kilomètre et j'ai reçu le baptême du feu. »*

Le 14 juillet 1917

« *Pour le 14 juillet, toute la division a été relevée et j'ai été cantonné près de Paris. Je devais faire le défilé sur les Champs Élysées. [...] On venait du front, on était plein de poux. [...] On nous a habillé de neuf, tout de neuf. [...] alors dans Paris, ils nous ont dit : « Mais, vous n'avez jamais été au front ? » eh, on en venait ! [...] le Président de la République nous a passé en revue, vous savez pas qu'il a été sifflé, Poincaré, Raymond Poincaré ! ça marchait pas à ce moment là, hein [...] On devait passer quelques jours à Paris [...] le soir on s'est vu aux actualités. Au lieu de rester quelques jours, on rentrait sac au dos au cantonnement et on était sur le front parce que les Allemands avaient avancé. On était dans la région de Craonne, au chemin des Dames. »*

Propagande allemande

« *Les Allemands cherchaient à nous démoraliser, ils nous lançaient des tracts, des genres de magazines, en disant que les Anglais avaient tué Jeanne D'Arc. »*

Désertions

« *J'ai vu des types fusillés qui n'avaient pas fait un crime : ils arrivaient en retard de permission, ils étaient traités comme des déserteurs, fusillés. Il y en a d'autres qui étaient inaptes à porter les armes. Alors on y coupait les boutons, ils n'étaient plus militaires.[...]*

Après la ligne de front, il y avait une ligne de gendarmes pour accueillir ceux qui voulaient s'échapper ! C'était sévère ! »

Le 10 août 1917 en Champagne, 1^{ère} blessure

« J'étais dans une tranchée en face des Allemands. On était trois mitrailleurs. Je n'avais pas 20 ans. Et les anciens, ils nous traitaient de froussards. À la pointe du jour, j'étais de garde. Les Allemands ont attaqué avec du liquide enflammé, des grenades et des fusils mitrailleurs. Nous, les jeunes, on s'est mis à tirer partout [...] et pendant ce temps les anciens avaient déguerpi. Nous les jeunes on était toujours là. On était au corps à corps avec les Allemands. C'est là que j'ai été blessé. J'ai reçu une grenade dans les jambes.

Un camarade m'a fait un premier pansement à la jambe. Puis les Allemands sont entrés aussi. J'avais une autre blessure au genou qui coulait. Un Allemand qui connaissait un peu le Français, m'a dit : « Oh, tu dois souffrir ! » Et il m'a fait un deuxième pansement. J'étais bien tombé ! Et là, je me suis dit : « Qu'est-ce qu'ils vont faire de toi ? Tu ne peux pas marcher. » Alors les Français ont contre-attaqué à la tombée de la nuit. Ils ont repris la tranchée. »

Le 29 juillet 1918 dans l'Oise, seconde blessure

« C'était la guerre en rase campagne. J'étais dans l'artillerie. Ça faisait deux ou trois jours qu'on avait pas reçu de ravitaillement. Le sergent de section a dit : « On va encore faire ballon ce soir ! On n'a plus de réserve et j'ai pas vu le ravitaillement. » Puis il voit des gens là-bas, plus loin. Alors il nous dit qu'il va aller voir si c'est des nôtres et qu'il nous fera signe. On l'a regardé partir. C'étaient des Allemands et il y en a un qui m'avait repéré. Tatatatata Je me suis couché. J'avais la chemise déchirée et du sang. La balle avait coupé la courroie de mon sac et avait labouré le muscle ... mon dos quoi ! Sévère. Pour rentrer à l'arrière, il fallait être blessé réellement. Là, j'avais la chemise pleine de sang. J'ai été blessé deux fois. Je suis allé dans un hôpital auxiliaire, c'était le rêve ! Vous savez quand on était blessé, dans l'ambulance, on riait comme des niais, tellement on était content d'être là, on se tirait de ce mauvais coup, c'était pas rien ! »

État d'esprit

« On était liés, on était là, on se voyait perdus ! on pensait plus vivre, on savait que d'un moment à l'autre on serait tué [...] on avait du tabac, on fumait, on buvait, comme des automates !

Moi, j'en voulais pas aux Allemands ! [...] C'était des gens comme nous ! [...] Ils demandaient qu'a rester chez eux ! Ils me disaient que le front russe était terrible, souffert du froid, souffert de tout ... »

Une chanson

« Ah, écoutez :

*« Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes,
C'est bien fini,
C'est pour toujours,
De cette guerre infâme,
C'est à Craonne,
Sur le Plateau,
Qu'on doit laisser sa peau,
Car nous sommes tous des condamnés,*

Nous sommes des sacrifiés ».

Voilà, la chanson est finie. »

VIENNE (86)

Monsieur Maurice G. est né en 1898. Il est appelé pour être incorporé au 77^e régiment d'infanterie de Chalet, le 9 janvier 1916. Puis il est envoyé sur différents fronts : les Vosges en 1916, la Marne en 1917, l'Aisne en 1918. Il est gazé durant les combats. Chevalier de la Légion d'honneur.

TÉMOIGNAGE

« Durant la guerre, notamment dans les tranchées, la vie était dure. Pendant l'hiver 1917, on coupait le pain avec une hache et on mettait de l'eau bouillante dans le vin qui gelait. Beaucoup ont eu d'ailleurs les pieds gelés. Les Allemands étaient juste en face de nous, on se tirait dessus et on ne savait même pas pourquoi. Un jour, j'ai été désigné pour mettre des fils de fer barbelés au dessus des tranchées, mais ils m'ont vu en face et ils ont tiré. Les balles frôlaient mon visage. J'ai eu de la chance. »

VAL-DE-MARNE (94)

Monsieur Léon W., né le 16 juillet 1896, est mobilisé en août 1916 à 20 ans sous le matricule 878 et incorporé au 5^e régiment de chasseurs alpins en Alsace. Il participe au calvaire du chemin des Dames. Pendant la seconde guerre mondiale, résistant, il est membre actif du réseau de renseignement "Gallia", et est connu sous le pseudo de *Victor*. Après la guerre, il mène une carrière de représentant dans la confection féminine. Passionné de théâtre, il confie avoir assisté à des milliers de pièces et avoir connu l'époque où Sarah Bernhardt était une vedette. Il est également fou de sport : ancien boxeur, il a parcouru en natation, et ce jusqu'à 102 ans, des distances phénoménales en piscine.

Il est titulaire de la croix du combattant 14-18 et de celle de 39-45, de la croix de guerre 39-45 avec étoile de bronze, de la croix du combattant volontaire de la Résistance et de la Médaille militaire.

Chevalier de la Légion d'honneur.

TÉMOIGNAGE :

La trouille

« Il fallait sortir de la tranchée et partir à la baïonnette ou au pas de guerre, voilà comment cela se passait. Puis il fallait revenir vivant, cela c'était encore le plus dur parce que ça tombait. Les mitrailleuses ça claquait ! Tout le monde avait la trouille, celui qui dit qu'il n'a pas eu la trouille pendant la guerre, c'est un menteur. J'étais obligé d'avoir la trouille, rien que les bombardements, tout cela, les nerfs, ça remue, c'est malgré vous. Alors quand faut s'élanter en avant ce n'est pas marrant, il n'y en pas beaucoup qui arrivent ou qui reviennent. Il vaut mieux parler d'amour hein ! Cela me fait penser toujours à un copain, lors d'une attaque, qui a été blessé, qui se sentait mourir et qui m'a dit : « N'écris pas. » Quand j'ai écrit, je n'ai pas dit à ses parents qu'il était mort. Il sera toujours temps que le bataillon le fasse lui-même. C'est que les Allemands ils étaient comme nous, des pauvres types qui se

faisaient casser la gueule pour rien. J'ai causé à des soldats allemands qui étaient prisonniers, il y en a même un qui était devant nous, j'étais en train de bouffer, je lui ai donné du pain, du saucisson, il était content le gars, un prisonnier quoi . »

Monsieur Marcel M. est né le 24 octobre 1899. Il a été incorporé, en 1917, dans le 36^e régiment d'infanterie et a participé aux combats du chemin des Dames. Il est ensuite affecté au 21^e régiment de tirailleurs algériens et est envoyé en campagne en Asie Mineure, pour dix-sept mois.

De retour en France en 1921, il reprend sa vie de saltimbanque et exerce successivement les professions de clown, chanteur, ouvrier, boulanger, aide plombier, décorateur...

Chevalier de la Légion d'honneur.

TÉMOIGNAGE :

Les mauvais trucs

« La guerre est venue et j'ai été mobilisé avec mes frères, pour la guerre en Allemagne, dans le Palatina.[...] C'était terrible. Moi, j'ai été désigné pour faire de la liaison.

Alors vous savez, tous les mauvais trucs qu'il y avait c'était bon pour moi. Le lieutenant m'avait dit : « Vous marcherez jusque là-bas, vous respecterez le côté gauche parce qu'on va mettre une mitrailleuse qui va tout balayer du côté gauche. »

Je suis allé là-bas, et j'en suis revenu, évidemment. Puis à midi, j'étais tout seul pour manger, j'ai eu un obus de 77, un obus allemand, qui est tombé à 10 mètres de moi. Il n'a pas éclaté, j'ai eu du pot. »

Monsieur Lazare P. est né le 7 décembre 1897. Il est engagé volontaire dans le 1^{er} régiment étranger. Il est ensuite démobilisé à l'entrée en guerre de l'Italie en 1915. Il est alors envoyé à Turin où il refuse de servir de nouveau et retourne en France. C'est en 1921 qu'il fonde, avec ses deux frères, l'entreprise de chauffage et de tuyauterie « P. Frères » qui devient une grande entreprise nationale.

Chevalier de la Légion d'honneur.

GUADELOUPE (971)

Monsieur Ramire R., né en 1895, débarque en métropole le 16 mai 1915 et est blessé, le 2 juillet 1916, pendant la bataille de la Somme. Il a exercé la profession de cultivateur jusqu'à sa retraite.

Chevalier de la Légion d'honneur en 1996.